

A Robert Molinier décédé en 2002.

Pardonne moi Robert, toi mon ami, de n'avoir pu venir te saluer avant ton grand départ. Peste soit des cailloux mal placés dans ma vésicule qui m'en ont empêché ! Oui, j'aurais voulu me recueillir à ton chevet et te dire tout ce que j'avais dans le coeur en ce pénible moment pour tous ceux qui t'aimaient. Tu étais un gars bien à tout point de vue Robert . Droit, dévoué, gentil, généreux, aimant plaisanter rire et chanter, et surtout excellent époux et père de famille. N'est-ce pas Yvette, Marie-Jo, Catherine et toi Babeth, qu'il était bien votre Robert?

Oui je sais, on a toujours tendance à améliorer les qualités de ceux qui disparaissent et à estomper ses défauts, c'est humain. Toi Robert tu en avais sûrement des défauts, mais sans eux, tu n'aurais pas été l'homme que nous avons aimé.

Souviens toi mon Robert de la nuit du 14 au 15 septembre 1944. C'est cette nuit là, que nous avons fait connaissance et que nous nous sommes liés d'amitié.

Nous venions d'être jetés à 460 mètres sous terre au fin fond d'une vieille mine de sel de potasse pour y travailler pour l'Allemagne nazie. « Je suis de Castelnaudary, le pays du cassoulet, m'as-tu dit d'emblée avec ton accent bien particulier en me tendant la main. J'ai été arrêté alors que j'appartenais à un réseau de résistance...et toi ? » Moi t'ai-je répondu, « j'ai été arrêté dans le maquis et j'appartenais à l'Ecole de la garde de Guéret ». Nous avons respectivement 19 et 18 ans.

Toute la nuit nous avons cassé des blocs de sel à l'aide d'une lourde masse. Nous les avons chargés dans des wagonnets rouillés et poussés jusque dans une immense salle destinée à recevoir ultérieurement des machines. Nos camarades de chaînes étaient nos amis respectifs Georges Campredon et André Dechaume. Toute la nuit nous nous sommes entre aidés, stimulés, épaulés sous l'œil vigilant du SS et du kapo qui le secondait.

C'est cette nuit là, que les uns et les autres nous avons goûté au « gummi », cette matraque que kapos et SS maniaient à merveille sur nos échine lorsqu'ils estimaient que notre ardeur au travail faiblissait. C'est cette nuit là, que nous avons réalisé que nous devions travailler sans manger pendant une douzaine d'heures, c'est cette nuit là que nous avons compris que notre jeune vie pouvait s'arrêter là, au fond de ce qui nous paraissait un gouffre dont on ne pourrait jamais s'extraire. L'angoisse du futur étreignait nos coeurs.

Pourtant Robert, nous venions de passer quelques sales moments avant de déblayer ce maudit sel. Toi tu étais passé par les griffes de la gestapo, moi j'avais été amené devant un peloton d'exécution, et ensemble nous avons subi l'internement à Compiègne et surtout cet horrible voyage dans les wagons à bestiaux durant lequel nous avons connu la soif inextinguible, cette soif qui rendait les hommes fous, les faisait délirer, nous avons connu l'angoisse de l'étouffement car nous étions entassés à 80 ou 100 hommes par wagon, enchevêtrés les uns dans les autres, nos têtes reposant parfois sur un cadavre.

Tu vois Robert c'est dans de telles circonstances que l'on juge un homme. Dans le train, je n'étais pas à tes côtés. Par contre, dans la mine, au cours du dur labeur auquel nous étions astreints et ce pendant trois mois environ car après nous avons été séparés, j'ai pu te juger, te jauger, j'ai pu voir l'homme courageux que tu étais, celui qui ne perdait jamais l'espoir et qui en donnait aux autres. « Ne t'inquiète pas Pierrot, me disais-tu souvent, tu viendras le manger ce cassoulet chez moi.... » Manger le cassoulet chez Robert ! c'était un espoir, un but...et cela me redonnait du tonus. Aujourd'hui, cela peut paraître risible, dérisoire...oui c'est vrai, mais seuls ceux qui ont vécu l'enfer concentrationnaire peuvent comprendre. Nous nous raccrochions à tout et n'importe quoi, c'était une condition de survie.

Un jour nous fûmes séparés, toi tu fus affecté au kommando de cablage et d'électricité, toujours au fond de la mine, et moi j'ai continué à charger et pousser les wagonnets et aplanir les salles. Nous nous croisions quand même chaque jour ou chaque nuit soit en remontant ou en descendant dans la mine. Tu avais toujours un mot gentil pour t'enquérir de ma santé, me donner une nouvelle colportée ici et là, ou me crier au passage « Pense au cassoulet Pierrot !..... »

Sept ou huit mois passèrent ainsi, jusqu'au 11 avril 1945. Une centaine des nôtres avait déjà péri au travail et sous les coups de nos gardiens, lorsque survint l'ordre de partir. Solidement encadrés nous avons parcouru, 400 kilomètres en gros à travers la campagne allemande. Pour aller où ? Nous l'ignorions. Nous marchions tête baissée, traînant nos galoches en bois ou ce qu'il en restait, marchant comme des mécaniques, parfois pied nus, nous nourrissant de pissenlits et d'une maigre pitance qui nous était distribuée très irrégulièrement. Comment avons nous pu survivre ?

Souvent nous nous retrouvions au cours de cette marche infernale. Oh ! nous parlions peu car nous économisions nos faibles forces. Mais à l'étape, allongés dans la paille d'une écurie ou d'une grange nous arrivions à échanger quelques propos qui portaient pratiquement toujours sur la pitance qui nous serait ou non distribuée. Toi tu te montrais toujours optimiste, c'était ta force. Tu remontais le moral de ceux qui t'entouraient rien que par ta façon de t'exprimer. Dois-je aussi te rappeler combien tu as aidé des camarades en difficulté sur la route ? Chaque fois que je te voyais tu avais quelqu'un à ton bras. Quel cœur, quel dévouement ! Ce dévouement qui ne t'a jamais quitté d'ailleurs, car après notre retour tu t'es toujours occupé des autres.

Nous avons été libérés ensemble en ce beau jour du 8 mai 1945. Tu te souviens Robert du chant des petits oiseaux que tu as souvent évoqué par la suite ? Epuisés, vidés, nous étions allongés dans cette prairie à l'entrée d'Annaberg ? Moi je n'aurais pas fait un pas de plus, alors que toi, dès que nos gardiens se sont enfuis, tu es allé à la recherche de nourriture avec ton ami François Arjona histoire de sauver quelques vies. Je vous vois revenir traînant un cuisseau de bœuf récupéré dans un chariot. Vous aviez récupéré également du lait en poudre. Nous avons fait de ce mélange un magnifique festin...ce qui était fort imprudent d'ailleurs, mais c'est bien connu « ventre affamé n'a pas d'oreilles » ! Jusqu'au bout tu as tout donné pour tes camarades. Mais où allais-tu chercher cette énergie ? Tu faisais tout, simplement, à la manière de Robert...Après mes souvenirs s'estompent, nous avons dû nous séparer à Longuyon une quinzaine de jours plus tard.

Comment nous sommes nous retrouvés, je l'ignore. Est-ce toi, est-ce moi qui a écrit le premier à l'autre ? Oh c'est probablement toi, car tu n'étais pas du genre à laisser tomber dans l'oubli une amitié nouée dans la douleur et la misère. Combien nous étions heureux d'échanger nos petits secrets, de nous confier nos amours et de nous faire part de nos espoirs en la vie qui nous tendait les bras. Nous avions alors 20 ans !

Et puis les circonstances nous ont séparés pendant quelques années. Je suis parti loin de toi. Le Maroc, l'Indochine, l'Algérie ont fait que les liens qui nous unissaient se sont distendus...mais notre amitié est toujours restée au fond de nos cœurs.

Quel beau jour fut celui qui vit nos retrouvailles dans les années soixante !

Depuis nous sommes toujours restés au contact. Quel joie était la nôtre lorsque nos congrès nous permettaient de nous rencontrer. Tu étais toujours le même Robert, franc, enjoué, dévoué, oh oui dévoué ! N'as-tu pas organisé deux de ces congrès dans ta magnifique région ? N'as-tu pas pris en charge la réédition des livres des frères Michaut et celui de Raymond Levasseur ? Ne t'es tu pas efforcé en permanence de renseigner tous tes camarades de déportation sur leurs droits ? N'étais-tu pas toujours à leur disposition ou à celle de leurs veuves lorsqu'ils disparaissaient ?

Le déporté Robert Molinier dont j'ai fait la connaissance au fond d'une mine de sel, est toujours resté fidèle à son personnage, que ce soit dans la misère ou dans la joie de nos retrouvailles. Tu as toujours eu la sensibilité à fleur de peau mon cher Robert. N'est-ce pas Yvette, toi son épouse qui l'as aimé, secondé, encouragé, consolé parfois, soutenu dans la maladie, n'est-ce pas qu'il était un homme bon, généreux, et sensible...très sensible ?

Voilà Robert ce que j'aurais aimé te dire ce jour funeste où tes amis et camarades t'ont rendu les derniers honneurs.

Aujourd'hui tu as retrouvé quelques uns d'entre eux dans l'au delà. Un jour viendra où nous serons tous réunis et nous continuerons à nous aimer, à rire et chanter, car rien ne peut séparer ceux qui ont vécu le même calvaire. S'il devait en être autrement c'est que la justice n'existerait pas dans ton paradis...Et ça, ce n'est pas possible.

A bientôt Robert ! Je te serre sur mon cœur une dernière fois. Sache que tu resteras toujours pour moi ce frère qui a su donner et encore donner à ses compagnons de misère !

Pierre Bur